

À la défense de *la vie*  
une approche spirituelle en prévention du suicide par Robert Massé

AVANT-PROPOS	2
Chapitre 1	
QUINZE ANS - VINGT-CINQ ANS	3
Chapitre 2	
VINGT-CINQ ANS - TRENTE-CINQ ANS	7
Chapitre 3	
ET LE VIEIL HOMME	10
Chapitre 4	
ET LE DOCTEUR	13
Chapitre 5	
ET PUCE, MA BELLE PUCE	16
ÉPILOGUE	22
LETTRES REÇUES	24
BIBLIOGRAPHIE	25
BIOGRAPHIE	26

## AVANT-PROPOS

La problématique du suicide est un sujet complexe qui prend sa source à différents endroits. Une seule question et une seule réponse ne peuvent suffire pour expliquer et comprendre toute la réalité qui se cache derrière ce drame humain.

S'impliquer en prévention du suicide, c'est accepter de questionner la vie, de requestionner les valeurs qui priment dans une société ainsi que les règles de vie qui y sont valorisées.

Travailler en prévention du suicide, c'est émettre des hypothèses et aussi encourager la réflexion, la recherche et la prise de position. C'est précisément le travail que réalise Monsieur Massé tout au long de son ouvrage. C'est pourquoi, nous désirons rendre hommage à sa sensibilité et à son intérêt pour le suicide.

Monsieur Massé aborde la prévention du suicide sous l'angle de la foi et de la croyance en la vie. Il porte un regard différent sur l'approche à valoriser auprès des jeunes. Il diffuse son message de support à l'autre avec des mots nouveaux qui manifestent toute sa compréhension et sa compassion pour la souffrance de l'autre.

Nous croyons que c'est par la diversité des approches qu'ensemble nous saurons rejoindre un plus grand nombre de personnes aux prises avec le suicide. À ce titre, Monsieur Massé s'inscrit, à sa façon, dans le travail de prévention du suicide en participant à la construction du filet de sécurité nécessaire aux jeunes en difficulté.

Nous sommes assurés que ce texte, par sa forme et son message, saura sûrement rejoindre un certain nombre de jeunes sensibles au message porté par Monsieur Massé.

Liliane Allard t.s. M. Serv. Soc. La directrice générale Centre de prévention du suicide de Québec

## QUINZE ANS - VINGT-CINQ ANS

Tu es sérieux? Tu es sérieuse? Tu veux te suicider? Tu y penses tout simplement? Ta décision est prise? Tu as choisi tes moyens et tu attends l'occasion? Tellement malheureux, petit! Tellement malheureuse, petite! Tellement de peine en toi! Tellement de chagrin! Comme une douleur au coeur, dans la tête! Une sensation que tu as mal à décrire, à porter surtout!

Tu as quinze ans, vingt ans. Et le poids de la vie t'écrase, malheureux que tu es, malheureuse! Tu te crois laid, laide. Nez de Cyrano. Oreilles en portes de grange. Cheveux courts qui font frisons. Tu roules sur le chemin de la vie, au lieu de marcher, descendant la pente au lieu de la monter, sombrant dans la grisaille. Ta blonde, ton mari t'a laissé tomber. Tu cherches de l'ouvrage. Tu n'en trouves pas. Tu viens de couler ton examen, ton année. Et tu tiens à la vie par un fil, malheureuse, depuis que ce salaud de garçon t'a violée dans le sous-bois.

Si tu savais jusqu'à quel point je suis heureux de te parler! Jusqu'à quel point je suis heureux de passer quelques moments d'intimité avec toi! Te dire que je t'aime et que j'aime la vie! Te dire que tu l'aimeras, toi aussi, si tu veux, si tu peux attendre, avant de poser le geste, m'entendre. Et tu verras! Et tu vivras! N'est-ce pas ton plus grand désir d'ailleurs?

Qu'est-ce que c'est que tu n'aimes pas? Est-ce la vie? Le genre de vie que tu as vécu? Le genre de vie que tu vis? Es-tu certaine, que demain ne sera pas différent d'hier et d'aujourd'hui? Es-tu certain, certaine, que tu ne veuilles plus, que tu ne puisses plus poser un autre geste que le suicide, pour modifier ton genre de vie? Certain, certaine que c'est en perdant le nord qu'on retrouve le sud? Que la seule direction qu'il te reste à prendre, c'est de tourner à gauche, sans regarder les autres issues, et de te jeter dans le cul-de-sac? Et si tu tournais à droite, certain, certaine, que tu ne trouverais pas, à quelques pas seulement de la croisée, le bonheur cherché? Que tu ne pourrais pas le trouver ailleurs que dans le suicide, ton bonheur et le mien?

J'ai tellement besoin de toi, petit, petite! Je l'ai trouvé tant de fois en toi, en moi et dans les autres, le bonheur que tu cherches! Et toi, le grand, est-ce que tu ne pourrais pas, en quelques heures, en quelques jours, en quelques mois seulement, fouiller plus profondément dans ton être et l'y découvrir, toi aussi, ton bonheur, si bien caché qu'il est! Pourquoi l'y cache-t-on si loin et si creux dans les coeurs malheureux, ce trésor précieux? Y aurait-il lieu moins secret et plus sûr pour l'y terrer sans le perdre?

Et qui donc autre que toi, la grande, pourrait l'y retrouver, ton bonheur, enfoui, tapi comme il est, en toi, coulant du coeur aux artères, aux veines, et revenant à la source, vivant comme toi, avec toi, pour toi et pour moi? Pour trouver l'aiguille dans la botte de foin, ne faut-il pas, repérer la botte d'abord, et après seulement, les yeux non bandés, l'objet perdu? Et où te localises-tu, toi, écartée dans cette forêt noire et dense, entre les périodes de bonheur que tu as connues et ce moment de tristesse épouvantable que tu vis, affolée, déchirée? Et tu pleures parce que le soleil n'est pas encore levé? Tu pleures d'ennui dans ta nuit, dans ta vie. Et tu oublies que le soleil,

dès demain, ou un jour peu lointain, se lèvera radieux, s'éveillant comme tes yeux à des moments heureux, comme tu n'en as jamais connu!

Dis-le donc, pressé que tu es, que la fine pointe de ton esprit dont tu as besoin pour bien décider, te recommande de bien penser avant d'agir et de poser le geste. Et qui donc, dans une vie d'homme, un jour ou l'autre, n'a pas eu cette folle idée de s'enlever la vie? Et n'a pas dû s'en défendre et la rejeter? Et ils se sont culpabilisés, comme toi, comme moi, nombreux, honteux, n'osant pas en parler, comme si c'était un déshonneur que d'avoir une folle idée. Et si c'était la meilleure façon de se libérer d'une idée, que de l'exprimer et de la maîtriser, en la mettant hors de soi, en mots, en paroles, en sons, et en la déchiquetant en quelque sorte, pour la mieux saisir et comprendre. Tu parles, tu parles, tu voudrais tout dire et tu ne dis rien! Ni mot de ton vouloir mourir, morbide! Ni mot de ton désir de vivre, plus grand, qui l'emportera!

Quinze ans. Rouquin. Et le poids de la vie t'écrase! Seize ans. Rouquine. Et cuite déjà, misérable que tu es, dans la marmite de cette dure vie! On attend le bonheur, et qui est-ce qui cogne, qui enfonce et qui entre? Cette malvenue de vie qui s'introduit comme malheur en plein coeur, au cerveau, et qui s'installe dans les deux places, avant même qu'on ait eu le temps de vivre! Attention, à quinze ans, on décide vite. Donne-toi un sursis. Réfléchis. Bien mal fait, souvent, devoir fait trop vite. Tu veux disposer de ta vie et tu désires vivre surtout? Parle et consulte. Au lieu de la perdre, ta vie, crie-la, très fort.

Tes parents ne s'aiment pas. Et tu restes coi. Dis-le, crie-le. Ils s'interrogeront, t'interrogeront. Tu répondras. Tu n'en souffriras que moins. Ça leur fera du bien. Tu t'en porteras mieux, beaucoup mieux, pendant que d'autres parents s'aimeront davantage, t'aimeront davantage, puisque tu n'es pas coupable du défaut de tes parents de ne pas s'aimer.

Tes parents t'aiment mal. Dis-le, crie-le, et qu'ils t'entendent! Eux aussi s'interrogeront, t'interrogeront. Tu répondras. Et, si peu aimable sois-tu, comme tu dis; trop attentifs qu'ils sont, comme tu dis encore, ils t'aimeront d'une autre façon, préférant ta grande franchise et ton sale caractère au téméraire geste secret auquel tu penses et que tu ne veux pas poser.

Et toi-même, coquette, tu ne t'aimes pas! Abattue, chagrine, triste et renfrognée que tu es devenue, de communicative, de gaie, de joviale que tu étais, et que tu seras demain, si tu parles enfin, sans honte, du mal qui te ronge, toi et ton milieu. De cette maudite idée, de cette folle idée qui te revient, que tu tais, et dans laquelle tu te complais, désireuse d'en sortir. Et dont tu te libéreras, redevenant coquette et fière, bien plus qu'hier, et pourquoi pas, moins secrète.

Te fiché la paix? Jamais! C'est pour m'entendre que tu es ici. J'aurais dû faire ci, faire ça, dis-tu? Et je n'ai rien fait. Je le sais. Et, Hop! tu songes à sauter la clôture, à mourir, toi aussi, comme les autres qui vous ressemblent à vous tous et toutes que j'aime. Et ils sont là, dans la nuit, à mes côtés, tous les vingt-six, sous le bois de mon jardin, furieux, menaçants, comme des fauves, comme si j'étais au ban des accusés. Ce sont ma défense, mes aveux, et la vérité qu'ils attendent de moi, avant le lever du soleil. Toute la vérité qu'ils me demandent, celle que j'ai vécue, un

instant, longtemps, comme eux, avant eux, et que je n'ai pas eu le courage de partager avec eux, soumis comme eux à la loi du silence et de la honte, aux impératifs des apparences.

Belle société qui cache son vécu, ses expériences, ses maladies, ses malades, épileptiques, schizophrènes, sidatiques, alcooliques, suicidaires, ses violents, ses agressifs, ses violeurs; qui refuse de partager les beaux et les mauvais côtés de sa vie, de sa vie intime, et qui tue, de ce fait, ses propres frères, ses propres enfants, n'osant pas établir la véritable communion de pensée nécessaire au maintien de la vie et à son enrichissement. Belle société qui n'ose pas parler de suicide avec ses enfants et qui préfère le vivre dans leur chair!

Peur de leur mettre l'idée, la folle idée dans la tête! Et si elle s'y trouve déjà dans ta tête, la folle idée, ne vaut-il pas mieux l'en sortir? Les morts se taisent. Seuls chantent, parlent et crachent les vivants. Et si c'était ton mutisme, et celui d'une société qui se tait, qui te coûte la vie, n'as-tu pas raison de vouloir en finir sans dire mot? La folle idée courait les chemins. Je la soupçonnais présente dans ton cerveau, à regarder les gestes que tu posais. J'en ai dit mot à quelques-uns de tes amis, en ton absence. Et je n'ai pas eu la simplicité de t'en parler à toi-même en toute franchise, en temps et lieu, honteux de mes propres désespoirs, victime comme toi de nos traditionnels silences tabous. Et c'est

ça, que tu me reproches avec raison. Doux comme un agneau, malgré tout, et qui bêle sa douleur une première fois, dans mon jardin, sous mon bois, au coeur de sa nuit!

Tant de biens sur les étagères et dans les entrepôts, et cela ne te suffit pas? Ton auto, ton bateau de plaisance, ta croisière annuelle, et tu n'en as pas assez? Tout un monde à toi, et tu en veux un deuxième? Tout ce qu'il y a de mieux en bijoux à ton cou, à tes doigts, la plus belle parmi les plus belles gâtées, pourries, et tu cours de l'accidentel à l'accidentel, au périssable, comme ta beauté? Et tu méprises la vie, n'y trouvant pas l'essentiel? Le monde à l'envers dans ton esprit, à portée de ta main, sur des étagères, comme autant d'accessoires qui ne te disent plus rien. Gourmande de biens, de bagatelles, plus que de vie, que d'essentiel. Vide de Dieu, vide du Suprême, belle enfant gâtée, qui n'as ni le temps, ni le goût de penser au vrai monde à l'endroit, refusant d'y vivre. Dieu, au-dessus, au-dessous, en dedans, en avant, en arrière, et toutes ses oeuvres. Et tu n'y vois rien. Dans la casserole, la belle, dans la marmite, et tu tentes, d'un geste, de la faire sauter, comme si la vie, bien cuite, n'était pas le meilleur des fruits! Comme si la vie, bien conduite, jusqu'au bout, n'était pas la véritable croisière! Suprême dans le bateau, et dans ton coeur, et tu les franchiras la mer et la vie, si hautes et si périlleuses que soient les vagues.

Tangueront le navire et la belle fille. Se videront les étagères de leurs surplus, de la folle idée. Et, comme tu le souhaites ardemment, vivront ton coeur et ton esprit, pleins de Dieu, de l'essentiel, libres des scories de la vie, tangage et roulis surmontés. Tu ne veux plus vivre de la même façon! Tant mieux! Tu vivras mieux!

Tu es un nigaud! Un grand nigaud! Vingt ans. Plein de santé. À l'abri de tout vent, de tout mal. Et ébranlé dans ta carapace, sous le poids de la vie, du geste à poser! Nigaud qui chantes si bien

et qui n'oses chanter! Fredonne-le, ton méningocoque dont tu peux te libérer, l'harmonisant, au rythme de ta vie, de la vraie vie! Chante-la, ta vie! Vis la! Elle est tellement belle, à vingt ans! Quand on y voit clair! Et si dure, quand on la vit, en coquille, en cabanon, dans le noir! Isolé au fond de toi-même, nigaud, au fond de la bouteille. Image de ton père. Quatre drogues au lieu d'une. L'alcool, le sachet, le voyage et le cabanon. Isolé, sur les chemins, dans ton cabanon. Depuis des années que tu la traînes et que tu la camouffles, ton idée suicidaire, n'osant y croire, te l'avouer. Comme ton père qui s'est dit, un premier soir : "Je suis un alcoolique; j'ai perdu mon commerce, ma maison, ma femme et mes enfants. Et j'ai perdu le contrôle de ma vie." Et il s'est dit, un deuxième soir, un troisième soir, à lui et à d'autres amis qui l'ont soutenu : "Ma vie a meilleur goût depuis. Je la préfère à mon verre. Et je l'aime".

Chante-la, ta vie. Une première, une deuxième et une troisième fois, comme ton père. Et tu lui trouveras meilleur goût. Et, si dure soit-elle, de 24 en 24 heures, sur les chemins et dans le cabanon où tu vis isolé avec ton idée suicidaire, tu finiras par l'aimer, à la folie. Il y a un pendant à la souffrance et à l'isolement, nigaud. Il y a un pendant à l'alcool et au suicide. Et, c'est la joie! La joie de vivre qu'on apprécie tardivement sans doute, mais qu'on en apprécie que mieux! La joie de communiquer! De communier. La joie acquise à bout de bras, comme le pain qu'on gagne de peine et de misère, et qui n'en est que meilleur, partagé.

Bien mal servi celui qui s'isole, nigaud! Et que bien servi celui qui aime la vie et le vivant! "Cent fois, cent fois, c'est pas beaucoup pour ceux qui s'aiment", chante le poète. "Cent fois, cent fois, ce n'est pas assez" pour toi et moi, chantant la vie! Ta drogue, ton cabanon, tes chemins visités, sac au dos, tes longs cheveux et ton jeans percé, ce n'est pas là l'important, beau nigaud! Et tu le sais très bien. C'est de vie, surtout, non pas de mort dont tu as grandement besoin! Tu as soif de Dieu? Bois-la, ta vie, et tu en vivras! Et puisqu'il faut t'en libérer de ton idée suicidaire vinaigrée, ventru de nigaud, pisse-la où tu voudras! Peu me chaut! C'est Dieu qui fera le reste!

## VINGT-CINQ ANS - TRENTE-CINQ ANS

Et toi de même, longue Tige dorée! Tu vis dans ce pré universitaire depuis quatre ans, et tu t'y sens perdue, aujourd'hui! Belle tête de fille et de blé, bel épi de vingt-cinq ans tout en or, bien mûr, dont les cheveux dessus l'épaule ondulent à travers grand nombre d'étudiants, tu n'en finis pas de leur tourner la tête, et tu perds la tienne? En quête de culture et de doctes leçons, pleine de savoirs contradictoires dont tu n'arrives plus à faire la synthèse, vaillante, fatiguée, quasi épuisée, te voilà donc prise comme les autres, dans la tornade du milieu, de l'époque, et du grand mal de perdre, de trancher dans ta vie!

Me suicide? Me suicide pas? Me suicide? Tu ne sais pas? En mal de savants cours, le matin! d'apprendre et de devenir dans l'après-midi! Puis, sitôt le soir venu, la nuit ne finissant plus, de tout abandonner, de ne plus être! De tout effacer des notes de cours! De tout jeter aux orties, contenu, contenant, et la belle fille avec les eaux du bain! A quoi sert de vivre quand il en fait si mal, dis-tu? A quoi sert de mourir, de tant mourir, quand il en fait plus grand mal?

Ne te presse pas, longue Tige. Tant de monde ont besoin de ta beauté, de ta synthèse, et d'une conciliation harmonieuse de tes savoirs et de ta vie! Tiens-toi droite, longue Tige, debout! Et d'autres tiendront debout, à côté de toi! Et si c'était là le sens profond de ta vie, que de prendre avec les autres, que d'apprendre aux autres, le bon tournant de la vie, le meilleur! La tête te tourne? Tu as vertige? Se vide ton cœur du monde qui ne le remplit pas? Mets-y Dieu, fille de blé, et tu aimeras la vie et la science!

Tellement malheureux, toi aussi, Grand Blond de six pieds et demi! Grand Blond de vingt-six ans. Moins haute de peu que le linteau de la porte, ta tête, et plus élevée de beaucoup que la moyenne des têtes qui t'entourent. Au-dessus de la foule, et tu n'y vois rien, tant sont devenus tristes, sombres et bien fermées sur toi-même, tes deux yeux tout bleus! Elle rôde sur les campus depuis des années cette triste maladie dont tu songes à te départir et elle rôde dans ton esprit surtout depuis quelque temps. Trop tôt pour te coucher, Grand Blond! Réfléchis avant de décider. On ne décide pas de la vie, d'ailleurs. C'est la vie qui décide, et le temps, le temps long, sans doute, mais le temps sage et puissant, qui parle, qui finit par parler et qui l'emporte presque toujours sur les velléités d'un instant, du fol instant et des longues heures maboules. Reste grand, cinglé, devant le temps perspicace. Devant tant d'étudiants petits, étourdis, et tributaires, beaucoup plus que tu ne le penses, et de ta grandeur et de ton geste. C'est leur vie plus que la tienne que tu dois protéger, prolonger, et sauver, en te sauvant toi-même. L'exemple entraîne, grand Braque. Faire pour les autres ce qu'on n'a pas le courage souvent de faire pour soi-même, n'est-ce pas un défi que tu peux relever du haut de ta grandeur, longue Perche?

Est-ce pour que tu t'enlèves la vie, Grand Blond, que Dieu te l'a donnée? Sauver la tienne et celle des autres, est-ce trop te demander? A quoi bon d'ailleurs, te promener, tête haute, dans le monde, sans prendre le temps d'attendre la vie, et de l'atteindre. Sans prendre le temps d'en voir tous les horizons. Le point de départ, au-delà des monts. Le point d'arrivée au-delà des

mers. Le long et dur chemin, de ça, de là, qui va d'un point au suivant, du premier au dernier, l'entre-deux que tu occupes, qui te préoccupe, le désir de vivre et la hantise de la mort, s'entre-choquant, ne constituant vraiment pas un solide point de lancement, ni le meilleur. Deux yeux bleus, haut placés, sur deux orbites, au-dessus des têtes et des horizons, et qui refusent de contempler la mer, le ciel et la vie en bleu, avant de leur dire adieu! Le point de départ mal choisi, le compte à rebours, mal calculé, hâtif, précipité. Non! Ce n'est plus toi qui décides, Grand Blond! Empressé de porter secours, toujours réfléchi, deux pieds sur terre, précis comme l'heure du temps, hissant le mât, drapeau au vent, claquant le temps au faîte, c'est la vie en berne depuis des semaines, ou à mi-mât tout au plus, que tu te refuses de hisser. Et le temps qui travaille pour toi, comme le drapeau, comme l'oiseau, comme la vie, tu lui coupes les ailes et les plis dans ton cerveau, ni en mesure, ni en position de décider. Je t'en supplie, Grand Blond. Laisse le temps travailler et, de perdant que tu risques de devenir, tu deviendras gagnant d'une autre coudée, d'une autre tranche de vie, la plus belle! La plus longue!

C'est l'enfer, chez toi, malheureux! Dans ta maison, dans ton esprit, tout tourne! Ton père prend un coup, boit comme un trou. À le regarder se saouler, ta mère en est arrivée, par dépit, puis par vengeance, à boire autant que lui. Et tu t'es saoulé, toi aussi, combien de fois, pensant te sortir de pareil enfer. Ton père s'est fait une maîtresse par la suite. Ta mère s'est fait un amant. Et d'amoureux que tu les croyais, tu en vins à découvrir le mensonge. Et le mensonge te déconcerte, te détruit. Tu n'avais jamais pensé qu'on puisse, si près de toi, faire tellement semblant. Et tu te demandes s'ils ne font pas tout simplement semblant de t'aimer.

Tu n'aimes pas la tromperie. Tu veux aimer tes parents. Tu as peine et mal à les détester. Et tu fais

semblant, à ton tour, de tout ignorer, et d'aimer! C'est ça, ton enfer, hypocrite. Il y a une limite à l'hypocrisie. Tout cacher. Ne rien dire. Sauver l'honneur de deux adultes moins adultes que toi, et le tien. Ne rien dévoiler d'un comportement que tu trouves indigne, honteux, et tout porter. Trop lourd pour toi, de reconstruire un foyer qui se détruit, qui te détruit.

Ton enfer, c'est que tu reconstruis sur les mêmes semblants. Tu as aimé trois filles. Tu as fait semblant d'aimer trois filles et tu les as trompées. Et tu te sens incapable de dire la vérité, de vivre la vérité. Il y a incompatibilité chez toi entre parole et geste. Tu n'aimes pas vivre le mensonge. Et tu vis la contradiction. Tu souhaites la franchise. Ton geste contredit la parole. Et tu retombes dans le semblant, comme ton père, comme ta mère, comme la société dans laquelle tu vis, qui portent, chacun leur façon, le masque qui camoufle et qui convient. Le politicien ment. L'homme d'affaires ment. Le professionnel ment. Le travailleur, le chômeur et l'assisté social mentent. La femme, la fille, l'enfant, le curé et la bonne soeur. Et les médias. Et d'une vie d'enfer, comme celle-là, mensongère, chacun jouant sa comédie, son drame, tu n'en veux plus! Et tu songes à poser le geste, le mauvais, le geste sournois, libérant du fardeau des autres et du tien. Félicitations de m'avoir parlé de tes intentions suicidaires et du fardeau qui t'écrase. Félicitations d'avoir soulevé le masque et d'être vrai avant le geste plutôt qu'après. L'enfer existe. J'imagine que c'est le mensonge.

Le ciel et le paradis existent également. La vérité libère, leur donne accès, et, sur terre, sans aucun doute, crois-moi! Une pensée exprimée, telle que conçue, si suicidaire soit-elle, c'est ça qui peut te libérer, malheureux. Le mensonge tue. La conformité de la pensée, de la parole et du geste, vivifie. Et puisque tu as parlé du mensonge et du mal qui te ronge, j'en conclus que tu veux vivre. Et tu vivras!

## ET LE VIEIL HOMME

Quatre-vingts ans, vieil homme, solide sur tes deux pieds, et tu refuses d'aller plus loin. Plus souffrant dans ton esprit que dans ton corps, triste et étrange depuis quelque temps, tu refuses d'avancer, tête et coeur obnubilés par la folle idée. Une nouvelle tranche de vie devant toi, une autre décennie, davantage peut-être, et tu refuses demain.

“Assez, c'est assez” as-tu dit, à quelques reprises, intrigant, certains soirs, en fermant la porte de ta chambre. Elle trotte, dans ton imaginaire, l'idée de t'enlever la vie.

Il ne m'appartient pas de te juger, vieil homme, tant semblable à tous ces “p'tits” mon oncle, à toutes ces “p'tites” ma tante, que je fais miens et miennes, cette nuit. Qui ont tant mérité de la vie, après l'avoir tant aimée et en avoir tant souffert.

Six enfants, dix-huit petits enfants. Neveux et nièces en plus grand nombre, désireux de vivre tous, décidés de vivre tous, tout ce qu'il faut pour être heureux, vieil homme, n'eût été de ce petit fils de quinze ans, décédé l'an dernier, perdu comme toi dans les brumes de la folle idée.

Malheureux vieil homme qui en est arrivé avec les années à s'interroger sur la sagesse du temps, du vrai temps, et d'antan, pour s'en remettre aux scories de l'époque et du milieu, et devenir perdant.

Entraîné par ton petit fils, qui n'a pas survécu au ras de marée? Entraînant toi-même, à ta façon, vieux grognon? Entraînant ceux de ton âge, en maugréant contre la vie? Désespéré? Foi de charbonnier renfrognée? C'est là ta grande sagesse, vieil homme?

Vieux sage, perdu dans ton intense douleur interne, sous-estimant les richesses et les beautés de la vie, en surestimant les malheurs, lucidité perdue, en voie de perdition, ou comme si, et qui décides, de la vie des autres et de la tienne d'un geste prématuré.

Vieux sage, à la barbe blanche, qui n'as jamais vécu une vie entière, qui n'en connais qu'une partie de l'envers et de l'endroit, qu'un extrait au lieu de l'oeuvre, et qui décides, carcan du temps t'étouffant, d'y mettre fin, comme un enfant fermant le livre sans l'avoir lu, comme un adolescent posant son geste sans en connaître la portée.

Est-ce là, ta grande sagesse, vieil homme? Craindre la mort et la braver par peur de la vie? Courage? Lâcheté? Geste humain? Vieux maquignon, épris du jeu de la vie, et qui s'arrête soudain, sur piste, mordu de la mort, échangeant belle bête et décennie contre bourrique et demain, un instant de demain. Gagnant ou perdant, vieil homme?

Tu n'en as pas assez, sur premier front, du geste contre l'autre, féroce, des guerres, des avorte-

ments, des mines antipersonnel et de ces meurtrières querelles conjugales, familiales et anti-gangs, apanage de ton époque, qu'il te faille, cruel, sur deuxième front, poser même geste contre toi-même, les jeunes et ceux de ton âge que tu entraînes, à faire comme toi. Geste humain, vieil homme, féroce et cruel, est-ce bien toi?

Et cette sourde pensée qui coule et qui court sous mer et sur mer, sur terre et dans les airs, comme vents et courants marins, réchauffant tes esprits, les refroidissant, et qui va, tel EL NINO, dévastant tout sur son passage et dans ta vie, ce n'est pas ton oeuvre, vieil homme, ni toi, ni ta pensée.

Tu as vécu dans la modestie, la vraie grandeur. Tu as vécu de pensées simples, ordinaires et naturelles, imposant le respect. Et tu penses faire mieux, en faisant moins bien, perdant ton identité, pensées d'autrui, contre nature, contradictoires et compliquées, préférées aux tiennes, tellement simples et sensées, et que bonnes, avant de poser le geste, à ruminer et à mijoter.

Et ces volatiles paroles échappées, répétées, ressassées, mâchées, remâchées et crachées, sur ondes, trottoirs, coins de rues et sales parquets, tels chiques et chewing-gum, s'accolant aux pas de ta vie, t'en donnant dégoût et te conduisant prématurément à l'abattoir comme bête qu'on saigne, elles ne sont pas de toi, vieil homme, ni ces paroles, ni ces pensées. Ni ces écrits renchérissant sur le bien qu'on a dit de la folle idée, de la folle idée qui ronge, qui engendre mort, remords et souffrance au lieu de joie, grande joie.

Ils ne sont pas de toi non plus, ces savants écrits traitant des fatalités de la vie, du vieillissement et de la folle idée comme meilleur moyen de les éviter.

Gros bon sens retrouvé, tes capacités d'adaptation reprenant fonction, et compteur remis à l'heure d'aujourd'hui, tu peux le réinventer le monde, vieil homme. Le réinventer, aux derniers tours de ton horloge. D'un geste à ne pas poser, parce que destructeur. Pourquoi détruire quand tu as toujours bâti? Rares sont les vies des grands individus, des grands professionnels, des meilleurs architectes et des gens les plus modestes, qui n'ont pas fait, un jour ou l'autre, l'objet d'un geste moins heureux, téméraire, contradictoire. Et c'est ce geste que tu veux poser?

Tu as le droit de disposer de ta vie, comme tu l'entends, ont-ils pensé, répété, écrit. Quand tu voudras. Comme tu voudras. À leur choix. Contre le tien. Tu crois paroles et écrits d'hommes que tu ne connais pas. Tu les signes de ton geste, coeur brisé, ta Bible mise de côté, et ton respect de la vie. Et je ne dirais mot?

Assieds-toi là, vieil homme admirable. Tu t'endors. J'ai encore des choses à te dire, gamin. Tu dormiras demain. Gamins qui se groupent, qui s'entraînent les uns les autres, qui trépignent, qui secouent le pommier avant saison, et qui lui cassent branches, fruits et vie prématurément. Chairs et pelures macérées dans leur chute, avant que le maître, que le grand maître ne les cueille de sa main, saines et mûres, juteuses, rondes et vivantes, tel qu'on t'aime octogénaire, vivant ou non, tels qu'on les aime nos suicidaires, jeunes, adultes et vieux, vivants ou non.

Ils ne sont pas ta Bible, ces savants écrits publiés, publicisés, médiatisés. Peines d'enfant, d'adolescent, d'adulte et d'octogénaire t'ont rejoint malgré toi. Résultant de la violence de l'homme ou de la nature, et propre de l'être, ces fatalités aujourd'hui comme hier, aboutissent encore heureusement à la vie, plutôt qu'à la mort. Et tu choisis de vivre, dis-tu?

L'homme du jour qui reprend goût à la vie? Je t'ai bien compris? L'homme de l'année qui redonne goût de vivre aux suicidaires? Ils t'ont bien entendu? Ils veulent vivre comme toi? Et l'homme du siècle qui laisse Dieu cueillir ses fruits, mûrs ou macérés, chacun au dernier tour de son horloge, grognon, maquignon, gamin, octogénaire ou nonagénaire, tel que je t'aime, vieil homme admirable et modeste. Tu veux vivre vieux? Prends le temps de dormir. Ils ont besoin de toi, les vingt-six, et le docteur.

## ET LE DOCTEUR

Écrasé, docteur, sous le poids des confidences qu'on t'a faites. Sujet au vertige, toi aussi, comme tes patients! Chargé de ton passé, de tes hérédités, des misères des autres et des tiennes! Soumis comme tes patients aux rigueurs, aux soubresauts, aux caprices de la nature et des hommes! Ta science, ta technique, ton expérience? Tu n'y crois plus ou si peu! Et tu songes à poser le geste, toi aussi, malade de vivre, plus patient que savant, que technicien!

Si talentueux, pourtant! Si consciencieux. Si accueillant et si humble surtout! C'est ça qui te sauvera, docteur. Ta prise de conscience de tes responsabilités. Des limites de ta science et de ta discipline. Des faibles moyens de défense dont tu disposes pour tes patients et pour toi.

En première ligne de front, docteur, depuis vingt ans! Un pas en avant, un pas en arrière, tu refoules le mal, fonçant vers la vie, cueillant ceux qui tombent, soignant, dosant injections, mots et comprimés, écoutant. Épuisé, docteur, de décortiquer, de remonter les pièces, de remettre en place, en marche, et de recommencer sans cesse. Contagieux, ce mal de mourir, que tu combats, départageant relents du passé, du présent, des rêves, du subconscient et du conscient.

On a tué Dieu, docteur. Dieu, Père, Fils et Esprit. On a tué le vieux curé et l'homme. On ne veut plus d'enfants Les enfants, comme les parents, ne veulent plus de la vie. Et les nouveaux dieux, inventés, meurent au travail, fatigués, et de désespoir, comme leurs patients, tentant de reprendre goût à ce qui est, à ce qui était.

Ta compétence professionnelle ne te permet pas d'aller au-delà de ta science. Tu découvres le subconscient et tu n'y trouves pas le transcendant qui t'échappe, qui te dépasse. Tu ne crois plus au Dieu des chrétiens, ni au Suprême. Tu n'y penses plus et tu n'en parles plus surtout! Comme tout le monde, tu parles des choses d'aujourd'hui. Du gagnant plutôt que du perdant. Et, comme tu crois Dieu, le Suprême, perdant, imitant trop de curés, trop de chrétiens, tu n'oses plus prononcer son nom. Et c'est ta peur d'être rabroué, ridiculisé, docteur, qui te rend inefficace. Et tu t'en remets à l'éphémère mot de l'homme plutôt qu'à la Parole de Dieu, éternelle.

Ta science du Suprême, ta foi, tes espérances, tu les as perdues, laissant priorité à la science de l'homme dans laquelle tu grandis merveilleusement? Et tu n'as plus grandi dans la science du divin, ni de la foi, ni du Révélé? C'est ça qui te perdrait, docteur, toi et tes suicidaires, de n'avoir ni foi éclairée, ni foi d'enfant, ni foi d'antan, ni foi de pêcheur ou de charbonnier, ou si peu?

Du principe de la vie, docteur, du sens de la vie, et de son orientation, tu n'en saurais guère plus, peut-être moins même, que plusieurs de tes patients? Comment leur donner goût à la vie, la leur maintenir, et les amener à en accepter les affres, toutes les affres, ni ta technique, ni ta science, ni ta foi, ne te permettant d'en saisir la transcendance?

Entre Dieu et ton patient, docteur; entre le Vivant et ton client, tu n'es qu'un intermédiaire? Difficile de remonter du subconscient au conscient, et du subconscient au Transcendant, quand on n'est plus sur les mêmes ondes? Quand on pense la vie dans sa limite plutôt que dans son ampleur, dans son court terme plutôt que dans son immortalité?

Dans un monde qui se dit chrétien trois jours dans une vie, au baptême, au mariage, au décès; dans un monde qui ne croit plus au Père, ni au Christ, ni à l'Esprit, ou si peu, en dehors de ces temps, si ce n'est peut-être, pour d'aucuns, à Noël et au Jour-de-l'an, ta science et ta technique, docteur, ne seraient-elles qu'un autre des biens de consommation tenant lieu de Dieu? Et si l'on te cherche comme un spécial de la semaine ou du mois, serait-ce parce que l'on ne trouve plus Dieu, ni au matin, ni au coeur, ni au soir du jour, la "brosse" du samedi soir, le brunch du dimanche servant d'apéritif et de menu au lieu d'Office?

Le suicide ronge l'époque, le milieu, les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, les pauvres, les riches et les bien portants. Tu travailles et tu t'épuises, docteur. Travaillent et s'épuisent les intervenants. S'étonnent et pleurent les familles et les amis devant la vie coulant, comme l'eau, des doigts de chacun, chacun s'irritant, se culpabilisant, se sentant impuissant. Et je leur posai la question brutalement, au docteur, aux intervenants, aux vingt-six et au vieil homme. Est-ce ta propre relation avec ton Dieu, docteur; celle de ton patient avec Le Sien; ou celle des intervenants et des gens de chez nous et de notre époque avec Le Leur, qui manquent de sérieux, de profondeur et de suivi? Est-ce que l'on paie chèrement le prix de parents qui ne veulent plus de la vie, ni d'enfants? Et d'enfants qui ne veulent plus, eux aussi, ni de parents, ni de vie?

Tu n'as pas le droit de t'enlever la vie, crie ta nature et répète ton Dieu. C'est un bien qui ne t'appartient pas. Ta science ne sait qu'en dire, se contredisant. Ton patient ne sait trop qu'en penser, comme la société, comme le chrétien de nom. Et te voilà depuis vingt ans, interprète. Du subconscient? Des éléments cachés de son fonctionnement? Du conscient? De la Loi de Dieu? Qui es-tu donc, homme de science et intervenant sans foi, ou de si peu de foi, homme de science qui en a déjà trop d'interpréter les données et les théories de ta propre discipline, de ta propre technique, pour te faire porte-parole de la Loi du Suprême, du Transcendant? Pour te permettre de contredire la Vie, le Vivant, à partir de tes seules hypothèses, de tes seules théories?

Tu préconises la vie. Tu soutiens ton patient. Mais tu ne finis pas ton travail. Le cri de la nature et des Puissances qui donnent la vie, qui la prolongent, tu te refuses de le faire entendre. Est-ce pour te défendre de tes insuccès que tu invoques un droit absolu de l'homme de s'enlever la vie? Peu importe que meure le patient, si survit l'hypothèse? Est-ce là, ta théorie, docteur? Prédomine la science sur la foi? S'opposent science et foi? L'emportent le nouveau, le moderne, le passager et le court terme, sur les riches réalités du passé, du vécu? L'emporte ce que tu penses sur ce que tu n'as jamais pensé, ou que très peu? Le peu que tu sais sur le moult que tu n'as jamais appris? Est-ce vraiment là, docteur, l'objectivité scientifique qui décide du sort de tes patients et du tien?

La société de priants, pauvres et sans biens, la société bruyante d'enfants et de vie qu'ont bâtie Dieu, des curés trop exigeants, et des hommes peu instruits qui ont survécu au mal de mourir, toi, les tiens et les miens, marchands de consommation et de services, instruits des meilleures techniques, des sciences du conscient et du subconscient, d'où vient qu'il nous est impossible de lui redonner goût à la vie, de la libérer de cette folle idée de mourir qui ne vient pas de Dieu?

L'homme ne vit pas seulement de pain, docteur, mais de toute parole sortant de la bouche du Vivant. Et c'est chaque jour de sa vie, au lieu de trois seulement, qu'il doit se baptiser, se marier et vivre avant de mourir. Et ils sont là, tous les vingt-six, le docteur, le curé, les intervenants et le vieil homme, s'interrogeant avec moi, m'écoutant dans la nuit, sous le bois de mon jardin, pris du goût de parler, sans honte, de leur folle idée, de la tentative ratée, et de recouvrer, si possible, la foi perdue, chancelante, et le chemin de la vie. A quoi bon, mourir? Mourir si jeune, avant d'avoir vécu, quand il fait si bon, si frais, si beau dans le jardin, d'attendre la vie, la vraie Vie, qui commence un jour par l'appel de Dieu, qui se poursuit d'appel en appel, jusqu'au dernier auquel tu dois répondre, sans jamais le provoquer.

Il y a mille façons de se débarrasser de la vie, docteur. L'on tue Dieu. Et l'homme, sans âme, fait le reste, sans vision, sans espoir. La guerre, le meurtre, le suicide, la violence sous toutes ses formes, les angoisses, les désespoirs, la bêtise, c'est l'homme tout seul, docteur, et nous tous, intervenants, pères, mères, frères et soeurs et amis qui en supportons le fardeau, le Père, le Fils et l'Esprit au nom desquels nous nous sommes signés jadis, n'étant vraiment plus ou qu'un tant soit peu, Lumière et Source de vie dans la nôtre.

Et dans les yeux de chacun brillant au-dessous de mes feuillus, tout autant que les étoiles au-dessus, je perçus comme un regret d'abord, puis, comme un regain d'espoir, comme une nouvelle volonté de reprendre la route, et de survivre, les vingt-six, le curé, le docteur, les deux intervenants et le vieil homme, décidant d'attendre une autre nuit avant de poser le geste.

## ET PUCE, MA BELLE PUCE

Et c'est à ce moment précis, je crois, qu'intervint Puce, sortant des rangs. Hé oui, elle était là, ma Puce, ma belle Puce, mon enfant chérie, tant chérie, telle qu'elle avait été, telle que je la retrouvais toute pareille, depuis des semaines, un doigt dans l'oeil, l'autre dans le nombril, cherchant dans sa nuit, poutres et puces, tout angoissée, hésitante, elle aussi, devant mort et vie, et combien malheureuse, comme moi!

De tristesse ou de joie, devant ma grande fille, tout autant que devant les vingt-six, mes frères et soeurs, les larmes me vinrent du coeur d'abord, puis, des yeux, des deux yeux. Et je l'enlaçai, ma Puce, l'étreignant, tentant de lui transmettre une autre fois, souffle de vie, l'interpelant. Dis-le donc, Puce, que tu ne veux pas mourir et que tu vivras! Est-ce en toute liberté que tu as décidé du matin de ton premier cri? Et tu déciderais librement, secrètement, sournoisement, du soir de ton dernier? Toute la vie, m'as-tu dit, tu as cru en Dieu et tu y crois encore. Au moment de ta conception et de ta naissance, Dieu est intervenu en ta faveur, te donnant, te prêtant la vie. Es-tu certaine qu'il te l'a prêtée avec la liberté absolue d'en disposer à ton gré? Dieu est dans ton coeur, Puce, comme dans sa maison.

Dieu vit en toi. Trinité, Père, Fils et Esprit, dont tu te signes. Capable d'aimer, de penser, d'agir et de vivre, toi aussi, comme Lui, par Lui. Demande à l'Esprit ce qu'Il en pense, Lui, de l'absoluité de ta liberté, de ta pensée et du faux geste que tu veux poser.

Pas une journée, Puce, où tu ne fixes des limites, des critères, à tes actes, de si peu d'importance, soient-ils. Tu approuves ou désapprouves les gestes des autres et les tiens, donnant ta préférence à certains, en condamnant d'aucuns. Et tu disposerais de ta vie, Puce, tenant compte de ta seule pensée d'aujourd'hui, renonçant à tes critères d'hier, et à la grande valeur du bien que tu détiens? Tu hérites de la vie, et tu renonces à la succession, sans demander conseil? Ni au Dieu Vivant? Ni à tes parents? Ni à tes amis? Cachant ta diable d'idée, ton diable de projet, comme une enfant en fugue? Tu as dix-huit ans, Puce. Te voilà dans la course, en arrière de ton père et de ta mère, épouse et mère de demain, si tu le veux, en avant de ton enfant, de tes enfants. Tu as dit merci tant de fois à la vie, la

considérant comme gâterie, don de Dieu, don de l'homme et de la nature, chacun, chacune, travaillant en collaboration dans une intimité profonde et mystérieuse. Et tu refuses la vie? Doigt dans l'oeil, doigt dans le nombril, critères d'hier et de demain mis de côté, tu sabordes tes projets, y compris celui de vivre, te faisant grand mal?

On ne joue pas avec la vie, Puce. On ne se joue pas d'un tel bien. Tu n'as pas décidé du jour de ton premier cri qui fit rire. Et tu déciderais du soir de ton dernier qui ferait pleurer? Si beau à entendre, ton premier. Criard sans doute, mais si frais, si vrai. Et si peu naturel, ton dernier. Si faux et discordant. Et combien peu semblable à toi, en autant que tu oserais le poser. Je ne dis

pas fatal, puisque Dieu tire toujours le bien du mal. Ce qu'il pourrait tirer de meilleur cependant d'un bon geste, tiens bon, et tu le verras, tant elle est belle, la vie, quand on sait d'où elle vient, où elle conduit.

Certaine, Puce, qu'il y a sagesse et convenance à te départir du cadeau reçu? Éveillée, spirituelle, oeil clair et fier, pleine de santé, de fraîcheur, de candeur et de piquant, tu as mignardise et minois gravés dans le rond de tes joues, tu as la vie en plus, Puce, le plus beau cadeau qui soit. As-tu droit, Puce, as-tu droit, sous les yeux de si bons donateurs, de détruire si belles et si généreuses gratuités? As-tu tant de mépris pour toi-même qu'il te faille mépriser ceux qui t'aiment? Ou tant de mépris pour ceux qui t'estiment et qui te veulent vivante, qu'il te faille les déconsidérer jusqu'au bout, te refusant et de paraître, et d'être?

Sais-tu la meilleure façon de faire mourir les gens qu'on aime? De tuer tes parents et tes amis, tout en les laissant vivre? La vie qui est la tienne, Puce, et la leur, mets le pied dessus. Broie-la, comme un jouet, à la manière d'un enfant qui se cache pour faire sa bêtise. Aux orties, ton bien et le leur, et les grandes affections! La vie dont on t'a fait cadeau dans le plaisir d'un instant, dans les joies et dans les peines du quotidien, refuse d'en reconnaître la valeur. De t'aimer autant qu'on t'aime. Au lieu de regarder tout ce qu'il y a de beau en toi, autour de toi, et en chacun; au lieu de penser aux désirs et aux attentes des autres, ton doigt dans l'oeil, Puce, compte tes puces dans le nombril. Fais-leur belle vie, surtout, oubliant la tienne.

Cherche tes puces, que te dit la science, te fouillant dans le subconscient, du mieux qu'elle peut, aux heures qui lui sont disponibles, combien dispendieuses, combien pénibles souvent, et plus ou moins fructueuses parfois, en dépit des meilleures intentions et compétences. Et prends tes pilules surtout! Et de deux, tu passas à une, à la demie d'une, au quart et à rien du tout, nageant, skiant, marchant au grand air, cherchant quoi? Cherchant qui?

Cherche Dieu, que te dit ta foi. Non ton péché. Père, Fils et Esprit qui t'habitent. Disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dont tu vis et qui apportent la paix. Paix sur terre aux hommes et aux Puces de bonne volonté, que chante l'humanité dans la nuit de Noël et dans la tienne, ta nuit. Chante, Puce! Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, et que ta volonté soit faite sur terre, comme dans le coeur de Puce. Prie, Puce, comme le Christ. Non pas ma volonté, Père, ni celle de Puce, mais la tienne, qu'Il a répété toute sa vie, au Temple, à Gethsemani, sur sa croix, souhaitant vivre. Et Puce, la chrétienne, la capotée, de souhaiter mourir au lieu de vivre, toute belle? Vis, Puce. Chacun sa croix. Paix.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec toi et avec ton esprit, Puce, que te souhaite, chaque dimanche, la communauté des chrétiens réunis pour le partage de la Parole et du Pain. Et tu n'entends rien de ce qui s'y dit, Puce? L'absente? La sourde? La ballottée, troublée, qui ne comprend plus rien? Ni du langage de l'homme et de Dieu? Ni de la messe, la plus belle prière de l'Église? Communion, Puce, à la Parole et au Pain, et tu vivras.

Dieu travaille dans la paix. C'est le monde qui travaille dans le trouble. L'Esprit travaille dans

la sérénité. C'est l'homme et le mauvais esprit qui oeuvrent dans le tumulte. Et, qui prend dans le trouble des décisions contraires à celles qu'il a déjà prises dans la sérénité, ne devrait jamais agir! La décision de faire la volonté du Père, est-ce que le Fils ne l'a pas respectée dans les moments les plus troublés de sa vie? N'est-ce pas aux heures où Il a le plus souffert qu'Il s'en est tenu aux choix arrêtés en périodes de sérénité? Et c'est dans la détresse, Puce, que tu poserais le geste? Et je l'enlaçai, ma Puce, plus fort que jamais, l'étreignant contre moi, dans sa nuit et dans la mienne, la berçant enfant, lui chantant ma foi, mon peu de foi, lui parlant de Dieu qui habite l'homme et la terre, de la merveilleuse et mystérieuse union du Christ et de l'humanité. Lui, le corps, la tête, le tronc, nous, les membres, les branches; Lui, la vigne, la sève et, nous, les sarments, vivant de Lui, en Lui, avec Lui!

Tiens bon, Puce, lui dis-je, une fois de plus. On ne court pas vers la mort. On l'attend. On monte le Calvaire. On ne le descend pas. Tiens bon, comme le Christ, sur sa croix! Jusqu'au bout! Vis!

Job est riche. Devient pauvre. On le représente nu, couché sur son tas de fumier. "Dieu m'a tout donné, dit-il. Dieu m'a tout enlevé. Que son saint nom soit béni." Dans mes bras, ou sur ton tas de fumier, Puce, vis, comme le Christ, comme Job, jusqu'au bout. Bénis Dieu. Passera la nuit, la folle idée. Continuera la vie, longue ou courte, peu importe. Viendra le jour. Attends l'appel!

Et ils écoutent tous les vingt-six, et les autres, images de l'homme et de Dieu, dans la nuit, sous le chêne de mon jardin, comme Puce dans mes bras, à la recherche de l'original, de Dieu, d'un Être Suprême, commencement et fin, dont on ne leur parle plus et de leur propre identité qu'ils ont perdue.

Et plein d'espoir toujours, une fois de plus, je les invitai tous les vingt-six, le docteur, les intervenants, ma Puce, ma belle Puce, le curé et le vieil homme à surseoir au geste. "Parachevez l'oeuvre commencé" ai-je bien dit, cette nuit, pensant à tous et à chacun.

Les belles paroles qu'ils ont prononcées! Les belles pages qu'ils ont écrites! et les dessins, les peintures, les sculptures. Et les thèses de maîtrise, et les pièces de mécanique remplacées, et les moteurs étouffés remis en marche! Et le poids des aveux mignons et des peccadilles de la scrupuleuse, que le curé a pris sur ses épaules, chargé des autres péchés et de son propre célibat, les portant en tombant lui-même comme tout être humain! Et le fol geste, la folle idée de notre fol milieu, de notre folle époque! Et cette lutte acharnée qu'ils ont soutenue, qu'ils soutiennent! Et ces semaines, ces rencontres de bonheur, de sobriété, de sérénité et d'espoir, vécues en équipes, la folle idée partagée, extirpée, le fol geste reporté d'une heure, d'un jour, d'une semaine, d'un mois, comme le premier verre, comme la première cigarette, tasse de café en main, "chewing gum" sous la dent! Et les belles heures écoulées dessous la tente, en camping, sur les pentes de ski, à l'ombre de mes arbres, leur relevant le caquet, à ce que je crus, au lieu de le leur rabattre!

Et ils étaient là, les vingt-six et ma Puce, reflets d'un milieu, d'une époque, d'un âge, ballottés entre l'avoir et l'être, entre l'être et le non être. Plus périssables que jamais devant le geste à poser. Plus que jamais, en quête d'immortalité et bien près.

Séquences modelées, que ces vingt-six, projetées sur l'écran de la vie. Parfaites, quoique perfectibles. Trop vite passées, comme la vie. De touches et de retouches. De rayures et de ratures. De coupes et d'entailles. De dits et de redits. De prises et de reprises, comme toute oeuvre qu'on tend à compléter, à parachever.

Vedette d'un jour, star d'un soir, gloire éphémère de l'artiste, du professionnel, ou de l'homme d'affaires, peu importe. Rien ne les intéresse, les vingt-six, incapables qu'ils sont de se concentrer, obsédés qu'ils sont du geste à poser. Qui donc, quoi donc, espèrent-ils retrouver, la dernière minute écoulée? Qui le saura? Qui le dira, dans mon jardin?

Puce frissonna dans mes bras. Je lui jetai mon gilet sur les épaules. Je la pressai fortement, plus fortement, lui donnant chaleur, et je lui dis: Tu promettais d'être belle, Puce, quasi parfaite, comme les vingt-six. Et tu l'étais. La fleur que Dieu m'a donnée, si semblable à sa mère, te faut-il la couper avant qu'elle n'ait ouvert tous ses pétales, révélé toutes ses senteurs et splendeurs?

Et je poursuivis : Cette image du Suprême que tu es, Puce, et je pensais aux vingt-six, à fleur d'âge, presque tous, et à toutes ces fleurs qui poussent dans les jardins de mon pays, on en laissera détruire et se faner combien encore, avant de recourir à ces multiples Puissances qui habitent l'homme? Parole de Dieu, Bonne Nouvelle, l'Être Suprême, ou qu'on les appelle de tout autre nom, Divinités, Énergies, Esprits, Nature ou Simple Parole d'homme.

Elles sont au coeur de l'homme, ces valeurs préventives et curatives, qui constituent la vraie conscience et la spécificité de tout être humain. Et ce qu'on les néglige, ce qu'on les oublie, ces Forces internes et ces Énergies vivantes qui font l'être et le refont, chaque société et chacun, les retrouvant et se retrouvant en même temps.

Cent soixante-quatre mille personnes, au Québec, au cours des douze derniers mois, auraient songé sérieusement à s'enlever la vie. Quarante-quatre mille auraient fait au moins une tentative de suicide, la folle idée, la folle tentative, selon le sondage et dans ma nuit, se retrouvant plutôt chez les jeunes de dix-huit à trente-quatre ans.

Et je les comptais tous, sur mes doigts, Puce dans mes bras. Les vingt-six d'abord, que j'ai connus, aimés, interpelés, et qui sont tombés au cours des années, dormant tout près, chacun dans son jardin, dans son coin de terre béni, choisi, qu'il m'arrive de visiter. Et les cent soixante-quatre mille, dans les rues, dans les villes, dans les chambres, sur les routes, dans les caves et dans les greniers, dans leur propre nuit, et dans notre nuit collective, isolés, tristes, souffrants du mal de la vie, ce terrible mal, plusieurs tentant d'y mettre fin brusquement, un plus petit nombre, trop nombreux, dispersés, tombant ci et là, loin, dormant déjà, depuis quelques mois, comme les vingt-six, chacun sous sa pierre, hantant mon esprit, me visitant.

Nomades déracinés de France ou d'ailleurs, implantés en territoire étranger, perdus dans le Québec, sans pays reconnu chez nous, sans identité reconnue chez nous, ignorants de notre histoire et de notre passé, de nos richesses spirituelles et nationales, honteux de ce que nous avons été,

de ce que nous n'osons pas devenir, comment leur reprocher de n'avoir ni pu, ni voulu rebondir, et de s'être laissé affaisser, si tant il est vrai qu'ils nous ont perçus comme nuls et vains, et rien de plus?

Peuple colonisé? Moutons de la Saint-Jean-Baptiste? Moutons de Panurge sautant à la mer? Hommes sans visions, sans ambitions, sans couilles et sans suite? Femmes sans entrailles, sans enfants? Politiciens sans vertèbres, maigres et dodus, ventrus et à courtes vues? Générations de paillassons, pliant l'échine, incapables de diriger, d'orienter, de dresser, de redresser? Jaloux de ses droits, oublieux de ses obligations, fatigué de qualité, satisfait de quantité, de nouveauté, de pacotille et de camelote, est-ce ainsi qu'ils ont perçu chacun de nous et qu'ils se sont eux-mêmes perçus, comme individus et comme peuple?

Oeil sur l'autre et sur ses biens, comme nous, incapables comme nous, de retour, de penser, de réfléchir et d'être eux-mêmes, comment leur reprocher de prendre leurs distances par rapport à la vie et aux biens de la vie? Impuissants que nous avons été de retrouver notre âme et notre fierté, de conserver et de développer l'héritage de nos valeurs intérieures, et de les leur transmettre, comment leur reprocher de s'appuyer sur des valeurs extérieures, étrangères, empruntées, moins naturelles, et bien ancrées?

Qui donc, des suicidaires qui se promènent dans ma vie, qui donc préfère marcher sur béquille ou sur la jambe de l'autre, dans mon jardin, quand c'est la sienne propre, partie intégrante de son être et de son jardin, comme tout autre principe interne, qui le tiendrait debout, droit, longtemps vivant et sans douleur intense?

Et je n'ai pas osé sous les arbres de mon gîte les interroger sur ce qu'ils pensent d'eux-mêmes les vingt-six et les milliers, si semblables à nous et si présents, cette nuit, dans mon esprit. Décrocheurs, sans études, sans travail, sans passé, sans présent, sans avenir et sans abri? Habités d'assurance-chômage, de bien-être social, de soupes populaires? Désireux de voyages, de plages et de soleil? Désireux de femmes, de bons vins et de bonnes tables? Consommateurs de drogues, des drogues que nous leur avons vendues et dont nous nous sommes enrichis?

Des gens ordinaires? Tout ce qu'il faut pour être de notre temps? Perdants, Perdus? Sans attaches et sans guides? Est-ce bien ce qu'ils sont? Décidés de se venger de nos absences, de nos manques de présence et de nos choix? Se refusant à leur tour d'être présents dans nos vies? Nous refusant de choisir pour eux? Est-ce bien là leur choix et ce qu'ils sont? Prématurés, la folle idée et

le faux geste? Bien préparés et préparés de longue date? Importés ou de chez nous? Autant de questions que je me pose à moi-même en notre nuit collective.

On ne meurt pas de faim dans les pays pauvres. On crève, conscient du prix de la vie, la désirant. C'est dans les pays riches qu'on se suicide, inconscient de pareil don, le regrettant, en faisant fi. Nuit terrible où j'en arrive à m'interroger sur la pauvreté de mes biens et sur les grandes

richesses de mes pauvretés; et à recouvrer, revers ou retour des choses, de la mort de mes frères et soeurs, des plus jeunes de mes concitoyens, le sens et le goût de la vie! C'est comme ça que je les aime, en cette terrible nuit, les vingt-six et les milliers, morts comme le Christ, comme l'humanité, donnant vie aux autres, recouvrant la leur et la nôtre, puisant aux sources.

Criblé d'étoiles d'abord, comme leur enfance, s'était obscurci graduellement le ciel, se chargeant de nuages opaques, porteurs de bourrasques, puis, de vents lourds et impétueux et de morts. Elles vous entraînent partout, ces tempêtes violentes! Ces sombres époques et ces nuits qui nous rapprochent quand gronde le tonnerre et frappe l'éclair! Avant même que ne tombe une seule goutte de pluie, se fendit sous mes yeux l'écorce de mon chêne, de la tête à la souche, le tracé de la foudre s'incrétant, se prolongeant dans la fissure de l'arbre.

Et, c'est en toute hâte que j'entrai dans la maison, poussant Puce dans la vie, devant moi, le vent claquant subitement la porte au nez de mes invités, et la tenant fermée jusqu'après l'orage.

Et là où passe en front de ma maison, où s'étend entre deux trottoirs, la rue conduisant aux chemins et aux habitations de mon quartier, défilèrent de nouveau, cette nuit, les vingt-six, se suivant lentement comme jadis, au cours des semaines, des mois, des années, chacun retournant serein, des plus joyeux, dormir en paix, au lieu de son choix. J'apposai un nom, une qualité, un défaut sur chaque visage connu. Le nom des parents, des amis habitant mon quartier, des compagnons de classe ou de travail de mes enfants. Je versai une larme sur chacun. Me fit rire, un instant, entre deux sanglots, Nigaud, gueule et braguette grandes ouvertes, chantant la vie, verre de bière en main, vide, sachet de poudre dans l'autre, vide lui aussi, et, la "folle idée, comme il prit le temps de me le rappeler, bien pissée".

Et défilèrent encore, toute la nuit, en front de ma maison, de tous les chemins y conduisant, folle idée en tête, tentatives manquées ou réussies, des milliers et des milliers de jeunes et d'adultes, cent soixante-quatre mille exactement, selon le sondage et mes souvenirs. Croyants? Incroyants? Praticants? Non praticants? En route vers où? Vers qui? En quête de quoi? De qui? Si semblables à moi, pourtant! Si près de l'homme et de Dieu, dans leur nuit, dans notre nuit collective!

Se leva le soleil, radieux, clignotant de l'oeil. Souffla le vent léger, soulevant le rideau, caressant ma joue, m'éveillant. Chantaient Puce dans sa chambre, mes feuillages et mes oiseaux au jardin. Et, bonheur parfait, ronflait ma femme, à mes côtés, belle et jeune, m'enlaçant de son gros bras, chaud, charnu. Comment, diable, ne pas tenir à la vie!

## ÉPILOGUE

Une bonne bouffée d'air frais dans le champ du suicide. Une voie de prévention vers l'éradication du mal dans ses racines. Telle nous avons voulu cette publication.

De quoi penser, au-delà de la prévention immédiate de l'état suicidaire, au-delà de son traitement au moment de la crise.

Comme l'alcoolisme, comme la drogue, comme le sida et comme bien d'autres perturbations, le suicide n'est pas un problème exclusivement médical, ni réservé exclusivement à un groupe restreint de professionnels et de bénévoles qui en ont déjà trop, si compétents et dévoués soient-ils, de répondre aux besoins immédiats.

Mal communautaire, par ailleurs, que ce suicide? Mal d'une collectivité? Problème d'éducation, de rééducation, tel que nous le concevons sous certains aspects, sans fermer la porte à une multiplicité d'opinions et d'hypothèses qui devront en arriver à le circonscrire? Là nous a conduit notre réflexion.

Mais qui sont-ils d'abord, ces suicidaires? Produit d'une société moderne qui aurait fait sa spiritualité d'un matérialisme devenu religion, enveloppant? D'une société qui aurait bouté Dieu hors de l'être et de la vie, comme les dieux de la mythologie, sortis de leur boîte? D'une société dénudée, qui se serait dépouillée d'une partie importante et constituante de ce qu'elle est? Matière, d'une part, de mieux en mieux conservée, soignée, développée, mise en valeur? Spiritualité, d'autre part, oubliée, négligée, camouflée dans pelures d'ail ou d'oignon, comme dans sa matière, sentant trop fort, ridiculisée, rejetée de sa boîte, comme dernier mythe?

Mais qui sont-ils donc ces suicidaires en acte et en puissance que nous sommes? Fabriqués quotidiennement, inconsciemment plutôt que sciemment sans doute, et depuis plusieurs années?

Résultat de nos modes de penser et d'agir, de nos refus de la foi et du dialogue avec l'Homme qui nous a appris à prier?

Modes de penser et d'agir, nôtres d'abord, devenus les leurs, un temps? Avant qu'ils ne les rejettent, s'y opposant, nous contestant, puis ne se rejettent eux-même par la suite, malheureux, incapables de vivre et de survivre?

Ils ne se comprennent plus? Nous-mêmes ne nous comprenons plus? Une moitié de notre être, la plus vivifiante, perdue en cours de route?

Se pourrait-il, pour qu'ils vivent, ceux que nous aimons, qu'il nous faille nous-mêmes mieux vivre? Retourner à une spiritualité rafraîchissante, rajeunie? Réapprendre le vrai sens de la vie?

Problème de santé, d'éducation, le suicide? Problème de rééducation? Problème de matière et d'esprit? D'unité de l'être, de son entité? Problème de recherche???

La question est mal posée? Tant pis! Et qu'on la pose mieux, ma foi! C'est la société qui le demande! Et elle viendra la réponse, bientôt! Demain, tout au plus tard! Croyez-en ma parole d'aujourd'hui! Elle viendra!

# LETTRES REÇUES

## **Lettre du Lieutenant-gouverneur du Québec, Mme Lise Thibault**

Lorsque l'idée de mettre fin à ses jours commence à effleurer l'esprit de l'humain, c'est que le mal-être, telle une brume du matin, s'installe et empêche de voir clair, de réaliser toutes les beautés et la grandeur de la vie. Fort heureusement, ils sont de plus en plus nombreux, dans notre société, les hommes et femmes capables de répondre à l'appel des signaux de brume.

Merci d'avoir eu la délicate attention de m'offrir votre pamphlet. Ce fut une lecture inspirante, empreinte de sagesse et de tendresse.

Puisse Dame Santé être pour vous une compagne de vie assidue, qu'elle vous permette de continuer à aller chercher en vous la musique qui fait danser la vie..

## **Recommandation de Jacques Grand'Maison**

« Dans les médias, dans les débats publics, dans la recherche scientifique, dans le travail professionnel, il y a des choses qui sont tuées systématiquement. Par exemple, il est interdit de se demander, même à titre d'hypothèse, si derrière le problème du suicide, il n'y a pas un drame spirituel, une crise de la foi et de l'espérance. »

*Le défi des générations, Revue Notre-Dame, Décembre 1997, numéro 11*

# BIBLIOGRAPHIE

## Du même auteur

ALCOOLISME : PROBLÈME COMMUNAUTAIRE (1963)

- \* Comité d'étude et d'information sur l'Alcoolisme
- \* Ministère de la Famille et du Bien-être social de Québec
- \* Tiré à 20 000 exemplaires

L'ALCOOLISME ET LES COLLECTIVITÉS (1966)

- \* Comité d'étude et d'information sur l'Alcoolisme
- \* Ministère de la Famille et du Bien-être social de Québec
- \* Tiré à 25 000 exemplaires

RÊVES D'AÎNÉS - NOUVELLES (1988) / COLLECTIF

- \* Gagnant 1988 du Prix nouvelle de la collection Les Aînés Québec Agenda Inc.
- \* Tiré à 2 000 exemplaires

TU VEUX TE SUICIDER? DONNE-MOI LA MAIN...

- \* 3 éditions tirées à 6 000 exemplaires en 1998-1999
- \* Quatrième Edition 2005-2006 Tiré à 5 000 exemplaires

# BIOGRAPHIE

Robert Masse



Né en 1917 à Mont Carmel de Kamouraska, province de Québec, Canada, dernier d'une famille de quinze enfants, j'ai travaillé jeune garçon avec mon père et mes frères sur la terre de mon père, terre fertile qui m'a conduit, grâce au labeur des plus vieux, à l'université avec deux autres de mes frères.

Vingt-sept ans de scolarité : cours classique à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, études en théologie, diplômé ès Lettres et licencié en philosophie, Montréal, et licencié en droit, Université Laval.

Au cours de ma carrière, j'ai été enseignant (au Québec et en Ontario), conciliateur et greffier au ministère du Travail du Québec, secrétaire général du Comité d'études et d'information sur l'alcoolisme au ministère de la Famille et du Bien-Être social du Québec, directeur du département de l'éducation aux Cliniques et Unités de réadaptation pour les alcooliques, et conseiller juridique et avocat au ministère de la Voirie et de la Justice du Québec.

Marié en 1950 à Thérèse Benoît, de Rivière-du-Loup, père de quatre enfants dont l'un a fait des tentatives de suicide et est décédé en 1983 des suites d'un accident d'automobile.

Retraité depuis 1981, je cultive mon jardin, veillant sur mes bégonias tubéreux, mes roses : mon épouse, mes enfants et petits-enfants et ma plume (57 000 exemplaires de mes écrits ont été distribués dans les institutions d'enseignement, les bibliothèques publiques et plusieurs organismes du Québec).

Par mon site, je vous invite à m'accompagner dans mes textes et à parler tout simplement du suicide. Mes textes vous sont disponibles, sans aucun droit d'auteur, mon but étant la vie.